

QUEBEC GAZETTE.



GAZETTE DE QUEBEC.

THURSDAY, JANUARY 31, 1805.

JEUDI, LE 31 JANVIER, 1805.

MELANGE DE LITERATURE &c.

PERFECTIBILITE' HUMAINE, OU EDUCATION PHILOSOPHIQUE A L'USAGE DU DIX-NEUVIEME SIECLE.

De Montmartre Siècle des lumières 30e. Thermidor, l'an premier du Regne de Napoléon.

Les études de la jeunesse étoient autrefois une occupation sérieuse; heureusement que la mode vient de changer: la génération qui arrive s'instruit en s'amusant; elle apprend à lire avec des cartes, elle apprend l'histoire avec des images, elle apprend plusieurs autres choses avec des pantins et des joujoux. Ainsi l'instruction est devenu un sujet de divertissement: plus on s'amuse, plus on est éclairé; les sciences ne seront bientôt plus qu'un jeu d'enfants. Nous sommes plus que jamais dans le siècle des lumières, et nous marchons à pas de géant dans le chemin de la *perfectibilité*.

Cette manière de s'instruire en s'amusant m'a paru d'une invention si heureuse, que je me suis plu à la perfectionner: je vous laisse à juger si j'ai réussi. D'abord j'ai lu dans la république de Platon, que pour former le caractère des enfans, il falloit tous les jours les réveiller au bruit d'une agréable symphonie: j'ai monté une orchestre tout exprès pour réveiller mes élèves chaque matin, ce qui les met en très bonne humeur, selon le vœu du philosophe Grec. Ils se trouvent ainsi disposés à s'amuser, à chanter et à danser toute la journée; et voici comment je profite de cette heureuse disposition pour leur apprendre à lire:

Ils sont vingt-quatre, et je donne à chacun d'eux le nom d'une des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Les voyelles sont sur une ligne et les consonnes sur une autre; elles se rapprochent, elles s'éloignent, elles se mêlent, et forment des mots: les voyelles et les consonnes dansent ainsi sans relâche toute la matinée. Nous repasserons toute la grammaire de cette manière contredanse nous suffira pour connoître l'adjectif et le substantif; nous déclinerons les noms dans une autre, et dans peu de tems les jambes les moins exercées seront familières avec les conjugaisons. Nous irons plus loin; nous ferons un cours de littérature en dansant: nous essayerons de rendre les beautés de Cicéron et de Virgile par quelques entrechats dignes du siècle d'Auguste. A la fin de chaque année, nous donnerons un bal, où mes élèves montreront aux spectateurs leur savoir faire; ils composeront un discours et un poème, dans lesquels les figures et les contredanses seront agréablement fondues dans les figures de rhétorique.

Je ne me borne point à apprendre la littérature à mes élèves, je leur apprends aussi la géographie. J'ai un petit jardin dans lequel j'ai figuré l'univers. Quatre platte-bande représentent l'Europe, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. Quelques monceaux de sable nous ont suffi pour donner une juste idée des montagnes; un petit bassin représente la mer. Ce monde là est tout entier de ma création, et les philosophes ne sauroient en faire la critique. J'ai suivi, il est vrai, le plan du créateur; mais j'y ai corrigé beaucoup de choses.

C'est là que nous allons tous les jours étudier la géographie; chacun de mes élèves s'exerce tantôt à sauter par dessus les Alpes, tantôt à franchir les mers; ils cherchent quelquefois une république ou un royaume à Colin Maillard: ils font le tour du monde en jouant aux barres. Après avoir étudié la statistique de mon jardin, je ne doute pas qu'ils ne puissent parcourir, les yeux fermés, les quatre parties du globe, et je puis dire ici sans vanité, qu'ils connoîtront le monde comme celui qui l'a fait.

Comme l'histoire se lie à la géographie, je fais en même tems un cours d'histoire. Je marque dans mon petit jardin la place qu'occupèrent les Empires. Une hortensia rappelle le lieu où fut Babylone; un œillet d'Inde figure Thèbes et Memphis; un saul pleureur marque les champs où fut Troie *campus ubi Troja fuit*. J'ai inventé plusieurs jeux et divertissemens, à l'aide desquels j'ai fait connoître à mes élèves les mœurs des peuples, les intérêts des Etats, les causes de la décadence et de la ruine des nations. J'ai toujours soin d'adoucir le ton un peu trop austère de l'antiquité, par quelques calembourgs empruntés de nos meilleurs écrivains modernes. Je représente Caton, Aristide, sous les traits d'un incroyable de la Chaussée d'Antin, et j'ai mis les decades de Tite-Live en deux ou trois couplets, où les traits d'esprit qui sont de ma façon, l'emportent évidemment sur les traits d'héroïsme dont les anciens nous ont laissé des exemples. Mon objet est d'amuser, et pour, amuser, il faut du neuf: j'ai donc négligé les vieux historiens, je puis me vanter d'avoir donné une histoire toute neuve de l'antiquité, et je demanderai une place dans la légion d'honneur, sitôt qu'on en donnera à ceux qui se mêlent d'histoire et de géographie.

Je voudrais bien aussi enseigner la chimie à mes élèves; je cherche les moyens de la rendre amusante, je n'ai pas encore pu venir à bout d'égayer la morale, et je n'en dirai pas un mot jusqu'à nouvel ordre. Quand j'aurai achevé d'amuser, c'est à dire, d'instruire mes élèves, je les rendrai à la société, qui en tirera sans doute le plus grand parti, et qui leur donnera d'autres amusemens. Il faut absolument qu'on prenne des mesures pour que les professions du barreau, du commerce et des armes, soient des professions essentiellement amusantes. On a dit depuis longtemps que cette vie étoit une vallée de larmes: quelques moderne ont soutenu que nous avions

atteint l'âge de la mélancolie; cette assertion est une erreur.—L'homme est né pour s'amuser, et je veux apprendre à mon siècle le grand art de vivre et de mourir en s'amusant.

(Signé) Le Philosophe SALTANTINI, Maire de Pension, et Maire de Ballets.

Au Rédacteur du Courier de Londres.

Londres, le 12 Septembre, 1804.

Monsieur,—M. Buonaparté n'est pas le seul qu'un caprice de la fortune ait fait passer de l'Etat de très mince citoyen au rang suprême d'Empereur.

M. l'abbé Férét, chanoine de la cathédrale de Limoges, se réfugia en Espagne, au commencement de la révolution: son zèle pour la propagation de la foi le détermina à s'embarquer pour le Chili. Arrivé dans l'intérieur de cette vaste contrée, il fut reçu avec égards par un Empereur vieux et valétudinaire. M. l'abbé Férét profita de cette bienveillance pour instruire avec prudence et discrétion l'Empereur et ses sujets. La morale Evangélique et les principes de ce livre divin frappèrent l'Empereur d'un trait de lumière miraculeux.

Sentant approcher sa fin, et n'ayant point d'héritier direct, l'Empereur fit assembler les grands de son Empire, et leur déclara que personne n'étant plus en état de bien gouverner que M. Férét, il le nommoit son successeur: ce choix fut généralement applaudi.

L'Empereur est mort peu de temps après avoir désigné son successeur, et le chanoine de Limoges s'est assis tranquillement sur le Trône Impérial.

Tel est, monsieur, l'extrait succinct d'une longue lettre, écrit par le nouvel Empereur à un de ses amis, en l'engageant à venir profiter de sa fortune.

Il y a, sans doute, de grandes réflexions à faire sur la différence des événemens qui ont conduit M. Buonaparté et M. Férét au trône. L'un n'y est parvenu qu'à force de crimes, l'autre ne doit son élévation qu'à des vertus. Je vous laisse, monsieur, à tirer parti des contrastes, si vous le jugez à propos; vous vous en acquitterez mieux que je ne pourrais le faire; je me borne à vous assurer que la lettre citée existe, et à vous prier d'être persuadé des sentimens sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

ANECDOTE DE BUONAPARTE ET AUGEREAU.

En revenant de Fontainebleau, M. Buonaparté s'est arrêté chez Augereau (actuellement M. le Maréchal Augereau), qui lui a donné un magnifique souper accompagné d'un feu d'artifice. Le luxe de Crassus, plus que le goût de Mécène, a présidé à cette fête. On connoit la rudesse d'Augereau et ses mœurs soldatesques. M. Buonaparté qui compte beaucoup sur lui, et qui se rappelle les services que le directoire fut en tirer à l'époque du 18 Fructidor, a dit-on, écouté avec un air d'indulgence, quelques propos peu mesurés que s'est permis le Maréchal. On assure qu'Augereau qui a été assez lié avec M. Buonaparté, pendant la durée de leur carrière révolutionnaire, ne pouvoit se désfaire de l'habitude de le tutoyer, et que dans un moment d'effusion, il lui a dit: "Tiens, Sire, à présent que ta Majesté a un bon Sénatus Consulte, pour toi et tes freres, il seroit temps que tu t'occupasses, un peu, des autres. Tu m'as fait Maréchal: à la bonne heure; mais que diable! veux-tu qu'après avoir été *Monseigneur*, mon fils, devienne, un jour, M. Augereau tout court? Voilà-t-il, pas un beau F— fort? Si ton titre d'Empereur est héréditaire, je veux que mon titre de Maréchal le soit aussi, ou du moins, qu'il y ait quelque chose d'héréditaire dans ma famille."

Ce que Augereau a dit avec liberté les Conseillers et grands dignitaires l'insinuent avec réserve. Ils mettent contiguement sous les yeux du Héros ces passages de Montesquieu "des Pouvoirs intermédiaires subordonnés et dépendans constituent la nature du gouvernement Monarchique." "Le pouvoir intermédiaire subordonné le plus naturel est celui de la noblesse. Elle entre dans l'essence de la monarchie dont la maxime fondamentale est; point de monarchie point de noblesse, point de noblesse point de monarchie." Buonaparté écoute, fait le reveur, et laisse entendre que l'hérédité sera par la suite, pour ceux qui auront montré le plus de dévouement à la nouvelle dynastie.

Epigramme de Paris

On attribue à M. Pils, secrétaire général de la préfecture de police, l'épigramme suivante.

Buonaparté le circoncis,
Sur le trône des Rois assis,
Va, vient, s'agite, se démène...
Gare qu'un coup de main subtil
De ce crocodile du Nil,
Ne fasse un plongeon de la Seine.

THE BLESSINGS OF BEING GOVERNED BY UPSTARTS.

Tour through the Italian Republic, and the newly-acquired territories of France to Holland.

Early in July last the Gentleman to whom we are indebted for this account, left Florence and visited Boulogne, Ferrara, and Venice. From Venice he proceeded to Milan through Verono and Brescia. That part of the Dutchy of Verona which lies on the left Bank of the Adige, and belongs to the Italian Republic, is far superior to the Austrian part, both in population and the advantages of commerce, though subject to a regular imposition of forty per cent. on property, to occasional military contributions, and the forced loans exacted by the Government at Milan. The Decree of the President Bonaparte, of the 20th of February, 1803, declaring Verona a free Port, admitting all articles that may be legally imported duty free, has improved the commerce of the City very materially, but all articles, in their transit through the Republic, are subject to the ordinary duties. The great Amphitheatre is still preserved with the greatest care and veneration by the Veronese, and dramatic pieces are still represented there in the open air.

Milan, the seat of the present Government, was formerly the Archducal residence, but though now essentially more miserable, presents a more bustling scene than under the former regime. Numbers, both French and Italians, who have enriched themselves with the spoils of Italy have chosen this City for their abode. An increase of population, of luxury, and of equipages, which last are of a very inferior and shabby quality, has consequently taken place. There are scarcely any French Troops in Milan, except a detachment of Cavalry; Jourdan, Marshal of the Empire, resides in the ci devant Archduke's Palace, and keeps up the pomp of a petty King, with two pieces of artillery and a party of Horse Guards at his door. The native inhabitants of this City suffer the most grievous oppressions. They are subject to the same taxes, contributions, and loans, as the other subjects of the Republic, whilst their trade with Switzerland is almost wholly annihilated by the heavy duties on goods, and they have scarcely any with the rest of the world, except in their silks, and in the colonial produce which they get from Leghorn. Public credit is entirely destroyed, and all classes of the people are reduced to the last extremity. The Vice President, Melzi, is much esteemed as a good and a well intentioned man. He has frequently been a martyr to the gout, solicited permission to retire from his office without effect; but his French Troops and measures are inveterately detested by the Milanese, who delight in exclaiming violently against both, whenever they can do it with safety.

Turin, the capital of Piedmont, formerly the residence of his Sardinian Majesty, the seat of refinement, luxury, and politeness, is now as tame, dull, and insipid, as any provincial town of Italy or France. Abdallah Menou, who commands there, rules with the most despotic sway, and is execrated by all the inhabitants. His extravagance in keeping up a kind of Eastern magnificence has led him into enormous expences. He is said to be in debt to the mercers, jewellers and other trades people to the amount of six millions of livres, for no bill of his has been paid since his appointment to the chief command at Turin. The following anecdote may give some idea of the mildness of the Administration of Government in the conquered provinces, as well as of the scrupulous regard to justice in the Imperial Cabinet. Menou's poulterer, to whom he owed above 40,000 livres, after many fruitless attempts to procure payment of even part of his debt, contrived, by uncommon perseverance, to obtain a personal interview with the General. He found Menou, on being ordered into the dining saloon, with his Etat-Major, in one of his daily revels, immersed in inebriety, and reclining on a Turkish sofa! He made a very affecting appeal to the feelings of the General, concerning the ruin which would inevitably fall on him, if not paid some of his money. A drunken laugh succeeded his representation, when Menou coolly replied, "*Mon ami, ne vous chagrinez point, l'on va vous payer.*" He was instantly taken into an adjoining room, tied up by the heels by a couple of Mamelukes, and severely bastinadoed in the presence of Menou and his Officers; after which he was precipitated from the window and killed on the spot. The Mayor of the City had sufficient spirit to transmit a process verbal of the facts to the Grand Judge Regnier, at Paris; but no answer had been received to it so late as August last.

Geneva, the once independent and respectable seat of civil and religious freedom, is now reduced to the rank of a French Town, and governed by a Prefect. An astonishing alteration has been effected by the Revolution, and there is scarcely a family in it that has not to lament the loss of some members during the massacres that had at one time or other prevailed there. Their beautiful promenade has deserted in consequence of the fusillades that took place there; and the inhabitants preserve still so much of their independence, that the Military Officers, and the persons connected with the Government, are excluded from the convivial meetings of the men, as well as from the society of the females. Foreigners, however, and particularly the English, are cherished with great cordiality.

Switzerland, except on the side of Germany, is surrounded by France and the Italian Republic. The total prohibition of some of its manufactures, the heavy duties imposed on others, the rate of exchange on foreign specie passing into Switzerland, and the prohibition of the importation of French money, are so severely felt, and will eventually so completely put a stop to their commerce, that, to save the nation from ruin, they will have no alternative but that of applying to be incorporated with the French Empire, the Government of which, will, no doubt, on the occasion, secure its benignity in accepting the vassalage of an already enslaved Nation. The only change Strasburgh has undergone since the fabrication of the Plot against the life of the Corsican, consists in the general prevalence of suspicion, and the superior activity of the Police, under an Irish Prefect, named Shea. No traveller can escape annoyance, however regular and correct his Passports may be. The unfortunate Duke D'Euheim was

LE BONHEUR D'ETRE GOUVERNE'S PAR DES PARVENUS.

Tournée dans la République Italienne, et les territoires nouvellement acquis par la France, jusques dans la Hollande.

Au commencement de Juillet dernier, le Monsieur à qui nous sommes redevables de ce détail, laissa Florence et visita Boulogne, Ferrara et Venise. De Venise il se rendit à Milan par Verone et Brescia. Cette partie du Duché de Verone qui git sur la rive gauche de l'Adige, et appartient à la République Italienne, est bien supérieure à la partie Autrichienne, tant par sa population que par le commerce, quoique sujete à une imposition régulière de quarante par cent sur les propriétés; à des contributions militaires qui viennent occasionnellement, et à des emprunts forcés exigés par le Gouvernement de Milan. Le décret du Président Bonaparte, du 20. Fevrier 1803, qui déclare Verone un port libre, et y admet tous les articles qui peuvent être légalement importés, sans payer de droit, a très essentiellement amélioré le commerce de la ville, mais tous les articles, dans leur passage par la République, sont sujets aux droits ordinaires. Le grand amphitheatre est toujours conservé avec le plus grand soin et la plus grande vénération par les Veronois, et on continue d'y représenter en plain air des pieces dramatiques.

Milan, le siege du présent Gouvernement, étoit autrefois la résidence de l'archiduc, et quoiqu'il soit infiniment plus miserable, il offre une scène plus bruyante que sous l'ancien régime. Des nombres de François et Italiens, qui se sont enrichis avec les dépouilles de l'Italie, ont choisi cette ville pour y faire leur demeure. Il y a eu en conséquence une augmentation de population, de luxe et d'équipages, quoique ces derniers soient bien inférieurs et d'un mauvais gout. Il n'y a presque point de troupes Françaises dans Milan, à l'exception d'un détachement de cavalerie, Jourdan, le maréchal de l'Empire réside dans le Palais du ci-devant Archiduc, et tient la pompe d'un petit roi, avec deux pieces d'artillerie et un parti de garde de corps de cavalerie à sa porte. Les habitants naturels de cette ville souffrent une oppression la plus pénible. Ils sont sujets aux mêmes taxes, contributions et prêts que les autres sujets de la République, tandis que leur commerce avec la Suisse est presque annéanti par les forts droits sur les marchandises, et ils n'en ont presque point avec le reste du monde, si ce n'est en soieries, et produit colonial qu'ils retirent de Livourne. Le crédit public est entièrement détruit, et toutes les classes du peuple sont réduites à la dernière extrémité. Le Vice-Président Melzi, est très estimé comme un homme bon, et bien intentionné. Il a été souvent martyr de la goutte, et a sollicité la permission de se retirer de son office, sans effet; mais ses troupes et ses mesures Françaises sont détestées par les Milanois, qui se font un plaisir de se récrier violemment contre les deux, toutes fois qu'ils peuvent le faire avec sûreté.

Turin, la capitale du Piedmont, autrefois la résidence du Roi de Sardaigne, le siege de l'élégance, du luxe et de la politesse, est actuellement aussi soumise, lugubre et insipide qu'aucune des villes provinciales de l'Italie ou de la France. Abdallah Menou, qui y commande, regne de la maniere la plus arbitraire, et est en execration parmi tous les habitants. Son extravagance à tenir une espece de magnificence orientale l'a conduit à des dépenses énormes. On dit qu'il est endetté aux boutiquiers, jouaillers, et autres ouvriers, pour une somme de six millions de livres, parce qu'il n'a payé aucun de ses compte depuis qu'il a le commandement en chef de Turin. L'anecdote suivante peut donner quelque idée de la douceur de l'administration du Gouvernement dans les provinces conquises, ainsi que des égards scrupuleux pour la Justice dans le Cabinet Imperial. Le poul-lailler de Menou, auquel il devoit plus de 40,000 livres, après bien des efforts inutiles pour se procurer le paiement même d'une partie de sa dette, chercha des moyens, par une persévérance extraordinaire, d'obtenir une entrevue personnelle avec le Général. Ayant eu ordre d'entrer dans le salon à manger, il trouva Menou avec son état-Major, dans une des fêtes journalières, plongé dans l'ivresse, et couché sur un sofa Turque! Il en appella d'une maniere très touchante à la sensibilité du Général, sur la ruine qui devoit inévitablement resulter pour lui, si on ne lui payoit pas une partie de son argent. Sa représentation fut suivie d'un éclat de rire d'ivrognes, lorsque Menou répliqua froidement, "*Mon ami ne vous chagriner point, l'on va vous payer.*" Il fut aussitôt conduit dans une chambre voisine, attaché par les talons par une couple de Mamelukes, et reçut une batonade severe en présence de Menou et ses officiers; après quoi il fut précipité par les fenêtres et tué sur le champ. Le Maire de la Cité eut assez d'esprit pour transmettre un Procès Verbal des faits au Grand Juge Regnier, à Paris; mais au mois d'Août dernier, on n'avoit pas encore reçu de réponse.

Geneve, autrefois le siege respectable et indépendant de la liberté civile et religieuse, est maintenant réduite au rang d'une ville Française, et gouvernée par un Prefet. Le changement que la Révolution y a effectué est étonnant, et à peine y a-t-il une famille qui n'ait pas à pleurer la perte de quelques membres durant les massacres qui y ont eu lieu dans un tems ou autre. Leur belle promenade a été abandonnée en conséquence des fusillades qui y ont eu lieu; et les habitants conservent encore assez de leur indépendance pour que les Officiers militaires, de même que les personnes liées avec le Gouvernement, soient exclus des partis de festin des hommes, ainsi que de la société des femmes. Cependant les étrangers, et particulièrement les Anglois, sont accueillis avec beaucoup de cordialité.

La Suisse, excepté du côté de l'Allemagne, est entourée par la France et la République Italienne. La prohibition totale de quelques unes de ses manufactures, les gros droits imposés sur d'autres, le taux de l'échange sur les especes étrangères qui passent dans la Suisse, et la prohibition de l'importation de la monnoie de France, se font si sévèrement sentir, et seront si efficaces pour arrêter complètement leur commerce, que pour sauver la nation de la ruine, ils n'auront point d'autre alternative que de faire une application pour se faire incorporer avec l'Empire François, dont le Gouvernement s'assurera, sans doute, dans cette occasion, la bienfaisance, en acceptant le vasselage d'une nation déjà dans l'esclavage. Le seul changement que Strasburgh ait éprouvé depuis la fabrication du complot contre la vie du Corse, consiste en un soupçon général qui regne, et une activité

treated most inhumanely during his short confinement in the citadel there. On his departure he applied twice to the attending Officer for permission to take a favourite dog into the carriage with him, without any answer; he then flung his purse to one of the soldiers, and pointing to the dog, desired him to lift him into the carriage, when the Officer brutally kicked the dog away, and unfeelingly shut the carriage door. The Prince on this betrayed the first evident emotion, looked for a moment through the window of the carriage at his dog, and then with composure reclined back in his seat. This anecdote was universally known at Strasburgh, where the murder of the Duke is spoken of with the greatest horror, as well as that of Pichegru.

From Strasburgh our tourist proceeded to Mentz, where great preparations were making for the reception of the Emperor, and thence through Coblenz and Cologne, in each of which Cities the greatest activity prevailed in arranging the relics for the inspection of Bonaparte, who has a childish fondness for such trifles; and the Constituted Authorities, with the Civic Guard of Honour, were constantly in attendance to receive his Majesty without the gates, lest they should be taken by surprise. This was also the case at Juliers, which was ornamented with triumphal arches.

On the 4th of September he arrived at Aix-la-Chapelle, and as the Emperor had arrived there before him, he found a difficulty in procuring a single room for thirty-six livres a night.—As the Emperor was expected to visit the Theatre in the evening, our traveller made every effort to obtain a seat in the Parterre (Pit), and at length succeeded with some difficulty. The House was extremely crowded. The Austrian, Neapolitan, and Portuguese Ambassadors, occupied the box on the right of the Imperial one. Though his Majesty was expected with much impatience, he did not arrive till after the Farce had begun.—During the anxious expectation of the Audience, Monsieur Eugenie Beauharnois entered the Imperial Box, when instantly the whole company, Ambassadors and all, started on their feet, out of respect to his Majesty, whom they supposed to be arrived; at length when all hopes of his arrival were given up, an Officer rushed into the Parterre and called "l'Empereur." The Audience immediately stood up, and Bonaparte came forward, smiled and bowed several times to the Audience, amidst the clapping of hands, and cries of *Vive l'Empereur*. The applauses proceeded exclusively from military men, and persons of inferior description in the Pit. The Emperess arrived soon after, & the same applauses were repeated. An actor then interrupted the performance, by calling upon the company to celebrate the happy event, which overwhelmed with joy the inhabitants of Aix-la-Chapelle. The music instantly struck up, and one of the Performers sang three verses of a song, which was highly applauded by the same description of persons as greeted Their Majesty's arrival. The first verse contained the most fulsome adulation of the Emperor, and the third was replete with the most scurrilous abuse of the English. Not an individual in the Boxes applauded, though each verse was repeated, except the Portuguese Ambassador, who was severely animadverted upon at the Baths next day, for his conduct. When the Emperor withdrew, the people in the Parterre rushed towards the door to get a sight of him as he passed down the stairs, but the door was secured and guarded by soldiers, and the eager multitude were disappointed.

Our tourist had another opportunity of seeing the Emperor at a Gala given by the City of Aix-la-Chapelle, in honour of the Emperor's arrival, to which he had received an invitation from the Mayor. A canopy was prepared at the head of the saloon for the Imperial Family and Court, with a platform underneath, elevated about a foot above the level of the floor. About midnight the Emperess arrived, and ten minutes after her Imperial Consort was announced, by the sound of trumpets, and received by the loud vivas of the military. He entered by a private door, which had been pierced in the side of the canopy, and bowed successively to the Assembly and the Foreign Ministers. He staid about half an hour, and the Emperess an hour. Bonaparte was plainly dressed; the Emperess magnificently. The diamonds on her head and neck were said to be worth 800,000 livres. The Emperor, together with his Officers, and numbers besides, wore the cross of the Legion of Honour. He endeavoured to appear cheerful, on his first entrance, but he soon relaxed into the austerity of a man watchful for his personal preservation. His constant apprehensions have given him a habit of starting whenever any body approaches him, and his piercing eyes are constantly rolling about, as if to observe every thing that passes near him. There is something ghastly in his rapid transitions, from an air of affected cheerfulness to the gloomy physiognomy of the wretch a prey to a thousand anxieties and cares.

During his journey through France, our tourist had opportunities of conversing with persons of all ranks, civil and military, and found them universally, at bottom, dissatisfied with their Tyrant's measures. The Emperor's great security is derived from the number of partizans he has created by the disposal of lucrative places and military commands.

LONDON, October 21.

Property in the Spanish frigates detained.

Total—75 sacks of Vienna wool, 69 chests and sacks of cascarilla, 4732 bars of tin, 1735 pigs of copper, 28 planks of wood, and 1,307,634 dollars in silver.

Total—33 chests of ratania, 1,859,016 dollars in silver, 1,119,658 gold, reduced into dollars, and 150,011 ingots of gold, reduced into dollars.

Total—6,925 seal skins, and 10 pipes of seal oil.

October 25.

On the second inst. the city of Bremen paid their first instalment of 100,000 dollars to the French. It is said to be ascertained that Schimmelpenninck will enter on his office of President of Holland on the 20th inst. with extensive powers and authority, and that he is for this elevation to pay to Bonaparte's family in the course of ten years, fifty millions of florins. Entire new relations with France are to be immediately promulgated.

October 26.

Our private letters from the continent state, that Bonaparte is about to raise a contribution, under the name of a loan, from the Elector of Hesse.

supérieure de la Police, sous un Préfet Irlandois nommé Shea. Il ne peut passer aucun voyageur sans être molesté, quelques réguliers et corrects que soient les passeports. L'infortuné Duc d'Enghien y fut traité avec la plus grande inhumanité durant son court emprisonnement dans la citadelle. A son départ il s'adressa deux fois à l'officier qui étoit là, pour avoir permission de prendre avec lui dans le carrosse un chien favori, sans aucune réponse; il jeta alors sa bourse à un des soldats, et montrant le chien, le pria de le mettre dans le carrosse, lorsque l'Officier chassa brutalement le chien d'un coup de pied, et ferma cruellement la porte du carrosse. Le Prince sur cela trahit le premier mouvement évident, il regarda pour un moment son chien par la fenêtre du carrosse, et ensuite se remit tranquillement sur son siege. Cette anecdote est universellement connue à Strasbourg, où on parle du meurtre du Duc avec la plus grande horreur, ainsi que de celui de Pichegru.

Notre voyageur le rendit de Strasbourg à Mentz, où il se faisoit de grandes préparations pour la réception de l'Empereur, et delà il passa par Coblenz et Cologne, dans chacune desquelles villes on travailloit avec la plus grande activité à arranger les reliques pour l'inspection de Bonaparte qui a une attache d'enfant pour ces bagatelles; et les autorités constituées, avec la garde civique d'honneur, étoient constamment sur pied en dehors des portes pour recevoir sa Majesté, dans la crainte d'être surpris. C'étoit aussi le cas à Juliers, qui étoit ornée d'arches de triomphe.

Le 4 de Septembre il arriva à Aix-la-Chapelle, et comme l'Empereur y étoit arrivé devant lui, il eut de la difficulté à se procurer une seule chambre à trente six livres par nuit. Comme on s'attendoit que l'Empereur visiteroit le Théâtre dans la soirée, notre voyageur fit tous ses efforts pour obtenir un siege dans le parterre, et à la fin il réussit après quelque difficulté. Il y avoit une seule extraordinaire. Les Ambassadeurs Autrichien, Neapolitain, et Portugais occupoient la loge à la droite de celle de l'Empereur. Quoique sa Majesté fut attendue avec beaucoup d'impatience, la farce étoit commencée lors qu'il arriva. Durant cette vive attente de l'audience, Monsieur Eugenie Beauharnois entra dans la loge Imperiale, lorsqu' aussitôt toute la compagnie, les Ambassadeurs comme les autres, se leverent debout, par respect pour sa Majesté, qu'ils supposoient être arrivée; à la fin lorsqu'on avoit abandonné tout espoir de son arrivée, un officier s'élança dans le Parterre, en criant "l'Empereur." L'audience se leva immédiatement, et Bonaparte s'avança, en souriant, et salua l'audience à plusieurs reprises, au milieu des battements de mains, et des cris de *Vive l'Empereur*. Les applaudissements vinrent exclusivement des militaires, et de quelques personnes de qualité inférieure dans le parterre. L'Impératrice arriva bientôt après, et les mêmes applaudissements se répétèrent. Un acteur interrompit alors la piece, en invitant la compagnie à célébrer l'heureux événement qui combloit de joie les habitants d'Aix-la-Chapelle. La musique se fit entendre à l'instant, et un des acteurs chanta trois couplets d'une chanson, qui fut beaucoup applaudie par les mêmes personnes qui avoient salué l'arrivée de leurs Majestés. Le premier couplet contenoit l'adulation la plus parfaite de l'Empereur, et le troisième n'étoit qu'un composé d'impertinences grossières envers les Anglois. Il n'y eut pas un individu dans les loges qui applaudit, quoique chaque couplet fut répété, à l'exception de l'Ambassadeur Portugais, qui, le lendemain, aux bains, reçut des reproches sévères de sa conduite. Lorsque l'Empereur se retira, le peuple dans le parterre sonça vers la porte pour le voir lorsqu'il descendoit les escaliers, mais la porte étoit gardée par des soldats, et la multitude empressée se trouva frustrée.

Notre voyageur eut une autre occasion de voir l'Empereur à un Gala donné par la ville d'Aix-la-Chapelle, en l'honneur de l'arrivée de l'Empereur, auquel il avoit reçu une invitation du Maire. On avoit préparé un Canapé dans le haut du salon pour la famille Imperiale et la Cour, avec une plateforme audeffous, élevée d'environ un pied audeffus du niveau du plancher. Vers minuit, l'Impératrice arriva, et dix minutes après son Epoux Impérial fut annoncé par le son des trompettes, et reçu par les acclamations du militaire. Il entra par une porte privée qui avoit été percée à côté du Canapé, et il salua successivement l'assemblée et les Ministres étrangers. Il resta environ une demie heure et l'Impératrice une heure. Bonaparte étoit habillé uniment; et l'Impératrice avec magnificence. On dit que les diamands sur sa tête et à son col valoient 800,000 livres. L'Empereur, ainsi que ses Officiers, et un nombre d'autres, portoient la croix de la Légion d'honneur. Il chercha à paroître gai à sa premiere entrée, mais il se relacha bien vite, et prit l'austerité d'un homme qui veille à sa préservation personnelle. Ses craintes continuelles lui ont donné l'habitude de faire un saut lorsque quelqu'un s'approche de lui, et ses yeux perçants roulent constamment, comme si c'étoit pour observer ce qui se passe près de lui. Il y a quelque chose d'horrible dans ses transitions rapides d'un air de gaieté affectée à la triste physionomie d'un misérable qui est en proie à mille soins et inquiétudes.

Notre voyageur eut occasion, durant son voyage en France, de converser avec des personnes de tous rangs, civils et militaires, et les trouva tous généralement, dans le fonds, mécontents des mesures de leur Tyrant. La grande sûreté de l'Empereur vient d'un nombre de partizans qu'il a créés, par la disposition des places lucratives et des commandements militaires.

LONDRES, 21 Octobre.

Effets abord des Frigates Espagnole détenues.

Total—75 sacs de laine de Vienne, 60 caisses et sacs de cascarilla, 4732 barres d'étain, 1735 yeuses de cuivre, 28 madriers de bois, et 1,307,634 piastres en argent.

Total—33 caisses de ratania, 1,859,016 piastres en argent, 1,119,658 d'or, réduit en piastres, et 150,011 lingots d'or réduits en piastres.

Total—6,225 peaux de loup marins, et 10 pipes d'huile de loup marin.

25 Octobre.

Le 2 de ce mois la ville de Bremen fit son premier payement aux François, de 100,000 piastres. On prétend qu'il est constaté que Schimmelpenninck entrera dans sa charge de Président de la Hollande, le 20 du mois, et avec des pouvoirs et une autorité très étendus, et qu'en conséquence de cette situation élevée il doit payer à la famille de Bonaparte, dans le cours

The Elector has hitherto refused to advance the sum required, which is twelve millions of livres; but he will most probably be forced to comply.

LONDON, Nov. 2.

From an article in to-day's publication it appears that the Imperial, robber Bonaparte, not satisfied with levying contributions upon neutral cities to replenish his exhausted coffers, has actually sold the independent city of Frankfort to the Elector of Hesse for the sum of 13 millions of florins! The Hesse Towns have also all been laid under new contributions.

The total value of the exports from Great Britain to America amount to between eight and nine millions per annum, though in 1774 they did not exceed one million and a half. Including those to the British settlements in the East and West Indies, they will be little short of twelve millions.

Since the late union at Paris, between *Literature* and *Police*, APOLLO has been drawn with a huge key in his hand, instead of his lyre, and the Muses are represented as *dancing in chains*.

The crime of suicide is so frequent in Paris, that a pamphlet has been lately published in that city, entitled, "*Every man his own Hangman*."

The French National Almanack for the next year is called "*Almanack pour l'an XIII. de la République Française, l'an premier de l'Empire*."

This is the third change of the national Calendar since the Revolution. In 1789, it was the first year of French Liberty; in 1792, the first year of the Republic; and now, in 1804, the first year of the empire, which has swallowed up both Liberty and the Republic.

SALEM, January 8, 1805.

Capt. Abbott, who arrived at Norfolk, in 15 days from St. Martins, informs, that just before he sailed, news was received there of the arrival of three ships of the line, 6 frigates, and 3000 troops, at the islands of Martinique and Guadeloupe, from France.

QUEBEC, 31. January 1805.

The New-York and Boston papers of the 12th and 15th instant, contain no later intelligence from England, than those received last week.

Accounts from Gibraltar and Cadiz to the 15th Nov. state that the sickness at the former place had almost entirely subsided. War between Great Britain and Spain was daily expected, and an embargo had been laid on at Gibraltar. The greatest scarcity prevailed throughout Spain and insurrections had broken out in several parts of the country.

It was thought at Cadiz that the differences between the United States and Spain were settled, or on the point of being settled, by negotiation. The American Squadron had left Tripoli without being able to reduce the Dey, and it was said that the Emperor of Morocco would shortly commence hostilities against the United States.

THEATRE.—On Tuesday evening was represented a French Opera, called the *Bailli Dupé*, or *Colas & Colinette*. The Dialogue, Songs and Music by Mr. QUESNEL, of Boucherville.

CHARACTERS.

Le Bailli	-	M. F. PERRAULT, le jeune.
Colas	-	M. B. ECUYER.
M. Dolmond	-	M. T. LEE, le jeune.
Lépine	-	M. CHRISTIE.
Colinette,	-	M. T. VOYER.

The argument of the piece is as follows:

Colinette an orphan, brought up by M. Dolmond a respectable Seigneur of a country village, entertains an attachment for Colas, a young man of the same place, to whom she is engaged by mutual affection. M. Dolmond, who has some suspicion of their passion, does not disapprove of it. In the mean time, the *Bailli* of the village, a rich old Bachelor, seeing Colinette, he falls deeply in love with her, and discloses his passion, to which she expresses her aversion. The *Bailli* suspects that he has a rival, and accidentally meets Colas, who, with much simplicity discovers his passion, and adds that his natural diffidence will not allow him to address M. Dolmond to beg his consent. The *Bailli*, with a view to supplant his rival, readily undertakes to plead his cause, and having engaged Colas to meet him at M. Dolmond's and consent to every thing he should propose, he presents himself, instead of Colas, as a match for Colinette. M. Dolmond, whose character is that of a Philanthropist, treats the proposal with ridicule on account of the great disparity of years. The *Bailli*, however, adroitly, succeeds under the favour of his engagement with Colas, and by ambiguous expressions, in getting him enlisted in the Militia, under the pretence of his signing the Marriage contract. Colinette having been made acquainted with the trick played on her lover, in a subsequent interview with the *Bailli*, seemingly consents to run off with him in the dark, and accepts a purse to provide for her expenses. She then discovers the whole to Colas; both wait for the *Bailli*; on his arrival, Colas presents his hand instead of that of Colinette, an *éclaircissement* takes place; they grapple, and the *Bailli*, who is detained till the arrival of M. Dolmond, is completely duped in his scheme to carry off the young woman, in the loss of his money, and the failure of his fraudulent attempt to send away the young man for three years to serve in the Militia, and has the additional mortification of seeing Colinette given to Colas by M. Dolmond.

This is perhaps the first piece of the kind that has been written and performed in this province. The dialogue, the songs and the music, are, we understand the composition of M. Quesnel, and as a colonial production, it possesses considerable merit. It rarely happens that the Poetry and Music are composed by the same person.

It was the union of these two arts that gave to the operas of Rousseau, a superiority over those of his contemporaries, and impressed his audience with the most powerful emotions of sympathy.

With regard to the Actors in the Piece of Tuesday night, it must be confessed that they sustained their parts with ability, particularly the two who personated the *Bailli*, and the Peasant servant. The character of *Lépine* could not have been exhibited with more native humour, on any stage in the world, and the young man who appeared in it, possesses in that line, considerable comic powers. The *Bailli*, perhaps at times displayed rather too much activity for a person so advanced in life.

(For the proceedings of the House of Assembly see Supplement)

LONDRES, 3 Nov.

Il paraît par un article dans les publications de ce jour, que le voleur Impérial, Bonaparte, non content de lever des contributions sur les pays neutres, pour remplir ses coffres épuisés, a effectivement vendu la cité indépendante de Frankfort à l'électeur de Hesse pour la somme de 12 millions de florins!—Les villes anseatiques ont aussi été mises à contribution.

Depuis l'union qui s'est faite à Paris entre la *Littérature* et la *Police*, APOLLON a été tiré avec une clef énorme dans sa main, au lieu de sa lyre, et les muses sont représentées dansantes dans les chaînes.

L'almanach National de France pour l'année prochaine est nommé "*Almanach pour l'an XIII de la République Française, l'an premier de l'Empire*." c'est le troisième changement qu'éprouve le calendrier national depuis la Révolution. En 1789, c'étoit la première année de la liberté Française, en 1792, la première année de la République; et maintenant, en 1804, la première année de l'Empire qui a englouti et la liberté, et la république.

QUEBEC, 31e Janvier, 1805.

Les papiers de New York et de Boston du 12 et 15 de ce mois, ne contiennent aucunes nouvelles d'Angleterre plus récentes que celles reçues la semaine dernière.

Des avis de Gibraltar et de Cadix portent que la maladie à cette première place étoit presque entièrement cessée. On s'attendoit de jour en jour à une guerre entre la Grande Bretagne et l'Espagne, et il avoit été mis un embargo à Gibraltar. La plus grande disette existoit dans toute l'Espagne, et l'insurrection avoit éclaté dans différentes parties du pays.

On croyoit à Cadix que les différences entre les Etats Unis et l'Espagne étoient réglées, ou sur le point de l'être, par une négociation. L'Escadre Américaine avoit laillé Tripoli, sans pouvoir réduire le Dey, et on disoit que l'Empereur de Maroc commenceroit sous peu des hostilités contre les Etats Unis.

THEATRE.—Mardi au soir fut représenté un Opera François, nommé le *Bailli Dupé*, ou *Colas Colinette*. Les Dialogues, Chansons et Musique par Mr. QUESNEL de Boucherville.

ACTEURS.

Le Bailli	-	M. F. PERRAULT, le jeune.
Colas	-	M. B. ECUYER.
M. Dolmond	-	M. T. LEE, le jeune.
Lépine	-	M. CHRISTIE.
Colinette	-	M. T. VOYER.

Voici le sujet de la piece:

Colinette une orpheline, élevée par M. Dolmond, Seigneur respectable d'un village de campagne, a un attachement pour Colas, jeune homme du même lieu, à qui elle est engagée par une affection mutuelle. M. Dolmond, qui a quelque soupçon de leur passion, ne la désapprouve point. Cependant, le Bailli du village, qui est un vieux garçon riche, voyant Colinette, en devient éperduement amoureux, et lui découvre sa passion, pour laquelle elle n'exprime que de l'aversion. Le Bailli soupçonne un rival; et par accident rencontre Colas, qui avec beaucoup de simplicité découvre sa passion, et ajoute que sa timidité naturelle ne lui permet pas de s'adresser à M. Dolmond pour lui demander son consentement. Le Bailli, dans la vue de supplanter son rival, s'offre volontiers de plaider sa cause, et ayant engagé Colas de le rencontrer chez M. Dolmond, et de consentir à tout ce qu'il proposeroit, il se présente, au lieu de Colas, comme un parti convenable à Colinette. M. Dolmond, dont le caractère est celui d'un philanthropiste, tourne en ridicule la proposition, eu égard à la grande disproportion d'age. Cependant, le Bailli réussit adroitement, à la faveur de son engagement avec Colas, et par des expressions ambiguës, à le faire enrôler dans la Milice, sous prétexte de signer son contrat de mariage. Colinette ayant été instruite du tour fait à son amant, et ayant eu une seconde entrevue avec le Bailli, feint de consentir à s'enfuir avec lui à la faveur de la nuit, et accepte une bourse pour subvenir à ses dépenses. Elle découvre alors le tout à Colas, et ils attendent tous deux le Bailli; à son arrivée, Colas présente sa main au lieu de celle de Colinette. Il s'en suit un éclaircissement; ils en viennent aux mains; et le Bailli, qui est retenu jusqu'à l'arrivée de M. Dolmond, est complètement dupé dans son projet d'enlever la jeune fille, par la perte de son argent, et le manque de réussite dans sa tentative d'envoyer le jeune homme servir durant trois années dans la Milice, et a en outre la mortification de voir Colinette donnée à Colas par M. Dolmond.

C'est peut-être la première piece de ce genre qui a été écrite et représentée dans cette Province. Le dialogue, les chansons et la Musique, sont, comme nous l'apprenons, de la composition de Mr. Quesnel, et comme production coloniale, elle possède un mérite infini. Il arrive rarement que la poésie et la musique soient composées par la même personne.

Ce fut l'union de ces deux arts qui donna aux Operas de Rousseau, une supériorité sur ceux de ses contemporains; et excita sur l'audience une émotion de sympathie la plus puissante.

Quant aux acteurs dans la Piece de Mardi au soir, on doit avouer qu'ils ont soutenu leurs caractères avec habileté, particulièrement les deux qui ont représenté le Bailli et le Valet payfan. Le caractère de *Lépine* n'auroit jamais pu être rempli avec une gaieté plus naturelle sur aucun Théâtre du monde, et le jeune homme, qui l'a représenté, possède dans ce genre, des pouvoirs comiques considérables. Le Bailli a peut être montré par terns un peu trop d'activité pour une personne si avancée en âge.

Théâtre de Société à Montréal.

On représenta hier au soir devant une nombreuse et respectable assemblée une Comédie intitulée "*Le Tambour Nocturne*," laquelle fut suivie de l'Opéra intitulé "*Les Deux Chasseurs et la Laitière*." On ne sauroit donner trop d'éloge aux talents des acteurs qui ont eu la bonté d'employer une partie de leurs temps à nous amuser. Les souscripteurs sont si bien convaincus de cette vérité, que je n'en puis pas dire davantage à cet égard; mais je ne puis pas m'empêcher de déclarer que j'ai été si vivement frappé du dernier couplet du vaudeville des "*Deux Chasseurs*," que je crois que le public sera flatté de le voir paroître dans votre gazette; et c'est ce qui me détermine à donner ici une faible idée du sujet de la piece.

Deux chasseurs vendent la peau d'un ours, avant que de l'avoir tué; et une laitière forme des projets chimériques sur la vente de son lait, lorsque tout à-coup ses espérances s'évanouissent par la chute malheureuse de son pot au lait. La piece se termine par trois couplets qui tendent tous à prouver que l'on ne doit jamais vendre la peau de l'ours, avant que de l'avoir couché par terre. Ce qui a couronné le tout, c'est le couplet dont je viens de parler, et que voici mot à mot:

« Un Corse vain de sa victoire,
« Jure d'envahir Albion;
« Il fait le partage d'avance
« Des trésors de la nation,
« Mais, s'il descend en Angleterre,
« On lui apprendra pour toujours
« A ne vendre la peau de l'ours,
« Qu'après l'avoir couché par terre. (bi.)»